



Extraits compilés du livre

« la troisième humanité ». Bernard Werber.

Au début je n'étais qu'énergie concentrée dans l'œuf primordial, ce que les hommes appellent « Big Bang ». Et puis tout s'est embrasé, a explosé et provoqué un formidable jaillissement de lumière, de chaleur, de fureur et de poussière dans le vide sidéral.

Oui, c'est bien ainsi que tout a commencé, par une petite étincelle dans le noir.

Ne pas oublier.

Il faut que je fasse remonter mes souvenirs avant qu'ils soient aspirés par ces humains indécents.

Je me souviens de ma naissance.

C'était il y a 4,6 milliards d'années.

Les poussières se sont agglomérées pour former des roches, les roches se sont tassées.

Je me suis « réunie ».

Plus j'étais grosse et plus j'attirais les poussières, les rochers alentour.

Et à force de grossier, j'ai fini par former une belle sphère, bien ronde, bien lourde qui flottait dans l'espace.

Autour de mon noyau de fer, un magma orange coulait.

J'étais œuf.

Mon cœur étant bien compact, je me suis mise à tourner sur moi-même.

Je ne me rendais pas compte de ce que j'étais.

Et puis est arrivé l'accident.

Cela m'a fait mal, très mal.

Cela s'est passé il y a 4,55 milliards d'années.

Après 50 millions d'années de tranquillité, le problème a surgi des confins de l'univers.

C'était un astéroïde énorme, beaucoup plus gros que tous ceux qui avaient percuté ma surface jusque-là.

Bien plus tard, quand les astronomes humains ont déduit son existence, ils l'ont baptisé Théia.

En fait, Théia était de la taille de Mars, soit la moitié de la mienne, 6000 kilomètres de diamètre.

Théia a foncé sur moi à 40 000 kilomètres/heure.

Le choc était inévitable.

Sous l'angle de frappe oblique, Théia a raclé ma peau en profondeur, arrachant mes jeunes couches protectrices superficielles, creusant, et pour finir s'enfonçant, au point de faire jaillir mon magma orange dans le vide sidéral. Et comme Théia était sous l'influence de ma gravité, elle a fait le tour de ma surface.

J'ai eu la sensation d'être écorchée vive sur la moitié de mon corps.

Comme lorsque les humains épluchent une pomme.

Si j'avais eu une bouche, assurément, j'aurais hurlé.

Mais je n'avais rien pour exprimer cette douleur et personne de toute façon ne m'aurait entendue.

Ce premier traumatisme a pourtant provoqué l'éveil de ma conscience.

Théia ne m'a pas seulement écorché la peau, elle m'a ouvert l'esprit.

A l'instant où j'ai cru mourir, j'ai compris que j'étais...vivante.

Théia.

La collision a été si puissante qu'elle a accentué l'inclinaison de mon axe, de 0° à 15°. Cet infime changement a donné naissance aux saisons.

Désormais, je possédais quatre visages.

Du fait de l'attraction de ma masse, les débris de Théia, ajoutés aux éclats de ma propre surface, ont formé une ceinture d'astéroïdes, multitude de rochers flottant autour de mon équateur.

Durant les quelques millions d'années qui ont suivi ce terrible accident, j'avais vraiment une autre physionomie. On aurait pu me confondre avec Saturne, car moi aussi j'avais un anneau de débris rocheux glacés autour de moi, qui me composait une large collerette.

Puis, les saisons se succédant, ces rocaillies en suspension se sont elles-mêmes agglomérées et cela a donné une masse sphérique qui s'est satellisée autour de moi.

Plus tard les humains ont baptisé cet amas de détritiques en orbite : « La Lune ».

Quel objet céleste minable.

Un amoncellement de déchets suffisamment tassé pour faire une boule, mais pas assez massif pour se détacher de ma gravité ou ne serait-ce que tourner sur lui-même.

Quand je pense que pour la plupart des humains, c'est un objet d'inspiration poétique. C'est comme s'ils vénéraient un tas de croûtes et de cicatrices.

La Lune. Ce n'est même pas un astre doté de sa lueur propre, elle ne fait que refléter de manière atténuée la clarté du Soleil.

La Lune. Le souvenir solidifié de ma plus grande douleur, mais aussi de l'éveil de ma conscience.

Je ne suis pas un astéroïde, je ne suis pas un tas de rocaillies, je ne suis pas une simple boule minérale passive.

Ma masse, ma taille, mon orbite, mon cœur chaud et mon noyau de fer font de moi un être unique.

Je me souviens.

Après la douleur d'être écorchée vive, la peur que cela se reproduise. Et si un autre astéroïde plus grand que Théia surgissait de l'espace ?

Peut-être parce que je commençais à avoir conscience de ce que j'étais et de la chance que j'avais d'être vivante et pensante, l'idée de ma mort me parut totalement insupportable.

Il fallait que je me protège.

Ma première réaction pour me défendre fut « la fièvre ». Une vapeur jaillit de tous mes volcans et forma une première atmosphère épaisse et opaque qui devint mon premier manteau protecteur. Je savais que cette atmosphère dense me protégeait des rochers venus de l'espace.

Et ce fut le cas.

Quand ils approchaient, ils s'enflammaient par frottement avec les gaz et ils étaient réduits en cendre.

Cependant, je savais que cela ne me protégerait que des petits astéroïdes, pas des gros.

Alors que tous les déchets de l'espace, aspirés par ma gravité, venaient s'enflammer dans ma toute nouvelle atmosphère sans me causer la moindre gêne, je songeais qu'il fallait améliorer cette protection au cas où au nouvel incident se produirait...

Donc, où en étais-je de mes souvenirs ?

L'atmosphère : mon premier manteau.

J'avais enfin une couche d'air et de nuage qui me protégeait des météorites. Je l'ai désirée la plus dense possible. Mais d'épaisse, elle est devenue sombre et parcourue d'électricité. Les orages ont remué cette masse gazeuse. La vapeur s'est condensée.

J'ai pleuré.

Il a plu.

Et toutes mes larmes, en se répandant sur les vallées de ma surface, les ont remplies. Là où il y avait des flaques, il y eu des lacs. Et les lacs se sont rejoints pour former des mers. Et les mers se sont rejointes pour former des océans.

Et j'ai continué de pleurer.

Et la pluie continuait de tomber.

Et l'eau continuait de monter.

Désormais, j'avais des océans une nouvelle protection amortissante, liquide, cette fois.

Quand les astéroïdes, attirés par ma gravité, traversaient mon atmosphère, ils s'enflammaient, brulaient durant leur traversée de la couche gazeuse puis le résidu voyait sa chute amortie par la surface des flots.

Cependant, il demeurait au fond de moi cette angoisse de mourir qui me rongait.

Comment faire pour inventer une meilleure protection contre les astéroïdes massifs ?

Je crois que c'est la peur qui m'a rendue « intelligente ».

À cette époque, j'ai commencé à concevoir cette idée : « je suis vivante et je suis pensante. Pour me protéger, il faut inventer des êtres qui soient comme moi : vivants et pensants. »

Comment inventer une autre vie que la mienne ?

J'ai réfléchi durant des millions d'années et j'ai fini par trouver la solution.

Je me souviens.

J'ai mis au point la vie avec ce qui me faisait le plus peur : les cailloux voyageurs de l'espace.

Il y a 3,5 milliards d'années, j'ai profité de la chute d'une météorite contenant des atomes d'ammoniac et de méthane pour les mélanger à mon hydrogène et à mon oxygène personnels. L'océan a été la marmite où j'ai préparé cette mixture.

Grâce aux éruptions volcaniques marines, entraînant des courants d'eau chaude, et même des séismes (pour aider à mélanger) j'ai pu chauffer et touiller ces ingrédients jusqu'à faire apparaître mon chef d'œuvre.

La vie.

Cela a pris du temps, 1 milliard d'années, mais à force de tâtonnements et de patience, j'y suis arrivée.

Au début, cela semblait insignifiant : juste une première cellule avec un noyau qui n'avait même pas la taille d'un grain de sable, mais je savais que c'était le germe de tout.

La vie j'ai reçu.

La vie j'ai recréé.

Après la première cellule et venue la seconde.

Au début ce n'étaient que de simples êtres minuscules et monocellulaires, mais ils possédaient déjà une programmation pour « accomplir des miracles ».

Bien plus tard, les humains les nommeront avec mépris « microbes » (ce qui signifie en grec « petite vie »), pourtant, avec le recul, je peux affirmer qu'ils ont été, parmi mes locataires, ceux qui ont le plus longtemps occupé ma surface. Qu'ils soient algues ou bactéries, ils ont régné sans partage durant 2,5 milliard d'années.

Après tant d'années de solitude, j'appréciais ces premiers compagnons. Et eux, au moins, me respectaient sans me blesser.

Le seul inconvénient, c'était qu'ils manquaient de moyen d'action pour réaliser mon grand projet secret.

Alors nous avons conclu une alliance tacite. Je les aidais à muter en modifiant la température de ma face (grâce aux éruptions volcaniques) et eux évoluaient pour générer dans leurs propres rangs un être vivant suffisamment complexe pour m'aider en retour.

C'est ce qu'il s'est passé.

Les microbes ont muté.

Ils se sont unis pour former des êtres multicellulaires.

Ils ont très vite progressé...

Où en étais-je déjà ?

Mes premières expériences de fabrication de vie qui donnèrent mes premiers locataires : les bactéries, les algues, les virus...

Dans l'océan primitif toutes formes concurrentes se mirent à se confronter, à tenter de se manger les uns les autres et à évoluer.

Elles devinrent vraiment féroces.

Les stratégies s'affinèrent, devinrent plus subtiles.

Et il apparut un premier clivage entre des formes de vie « gibiers » et des formes de vie « prédateurs ».

Les gibiers investirent sur la capacité de fuite, le camouflage et l'aptitude à se reproduire en quantité.

Les prédateurs investirent dans les dents, les muscles, les griffes, les venins.

Et les prédateurs étaient mangés par les super-prédateurs.

Et les super-prédateurs tombaient sur des super-super-prédateurs : monstres massifs bardés de dents acérées, de mâchoires puissantes, de nageoires effilées.

Plus les prédateurs absorbaient les protéines de leurs gibiers, plus ils développaient leurs propres muscles et devenaient rapides et impitoyables.

Les autres espèces trop facilement repérables, lentes, ou à reproduction limitée étaient condamnées.

Les règles du jeu dès lors furent posées.

Et ces règles étaient :

« Le fort mange le faible. »

« Le rapide mange le lent. »

« Le carnivore mange l'herbivore. »

« Le super-carnivore mange le carnivore. »

L'océan devint une sorte de grande arène où tous luttaient pour tuer et ne pas être tués.

Puis il y eut le jour où un poisson sortit de l'eau.

C'était il y a 521 millions d'années. Un matin au lever du soleil.

J'ai perçu ses ondes cérébrales et j'ai ressenti chez lui une absolue panique.

C'était un herbivore, il faisait donc plutôt partie de la catégorie des victimes.

Il avait été blessé, mais il avait pu fuir de justesse et même s'il était au summum de l'angoisse, il n'était pas mort.

Il était hébété et avait très mal.

Il était dans le même état que moi quand Théia m'avait frappée.

(Sa « Théia » était une sorte de requin massif qui lui avait arraché un bout de peau dans le dos comme Théia m'avait arraché un bout d'écorce.)

La terreur a parfois la capacité d'éveiller.

Et c'est ainsi que ce poisson craintif s'est surpassé et a tout changé.

Motivé par la peur, il est sorti de l'eau et s'est mis à ramper avec ses nageoires sur la terre ferme.

La vie était chevillée à son corps et il a survécu.

Il s'est reproduit, ses enfants se sont adaptés au milieu différent et se sont révélés capables de vivre hors de l'eau.

Après son exploit, d'autres inquiets l'on copié.

Dès lors, la vie pouvait se complexifier hors de l'eau car le milieu terrestre offrait plus de possibilités d'action que le milieu aquatique.

Si bien qu'il y a 475 millions d'années apparurent des plantes avec des racines. C'étaient des algues qui, elles aussi, tentaient l'aventure de la migration hors de l'eau. Au début ces plantes exploratrices s'installèrent près des berges, puis elles s'enfoncèrent dans l'intérieur des terres. Les algues devinrent des herbes, et partirent à l'assaut du continent. Les herbes furent surpassées par des buissons, les buissons par des arbustes, les arbustes par les arbres. Ces derniers étaient la forme végétale la plus solide et la plus complexe. Des forêts se mirent à pousser sur ma surface.

Je commençais à avoir un duvet, puis des poils, et enfin une fourrure verte. Je me couvrais d'une épaisseur de forêt dense.

Après l'atmosphère, et l'océan, ce fut mon troisième manteau protecteur....

Où en étais-je déjà de la mémorisation de ma propre histoire ?

Après la vie aquatique, la vie terrestre s'installait sur mes continents émergés. Mais il y a 380 millions d'années, à nouveau, surgit mon cauchemar.

C'était un astéroïde géocroiseur qui mesurait le quart de la taille de mon précédent bourreau. La nouvelle Théia, appelons-la Théia 2, n'avait que 1500 kilomètres de diamètre, mais elle était très dense.

Elle pénétra dans mon champ gravitationnel.

Propulsée à 20 000 kilomètres/heure, Théia 2 traversa toutes mes couches de nuages, s'enflamma sans se consumer complètement et le résidu vint percuter ma surface.

Le choc fut effroyable.

S'ensuivit un plissement de ma peau, ce que plus tard les scientifiques humains appelleront le « mouvement des plaques tectoniques ».

En me frappant, Théia 2 modifia encore mon axe de rotation qui passa de 15° à 19°.

Je m'illuminais d'éclairs, de foudres de colère. Il se mit à pleuvoir.

Puis à faire très froid. Puis à faire très chaud. Puis à nouveau très froid.

La plupart des animaux de l'époque moururent. Ce fut une première sélection.

Après ces bouleversements, toute l'évolution de la vie accéléra. La plupart des espèces inadaptées aux nouvelles conditions climatiques disparurent. Un groupe particulier de lézards se mit à proliférer et à se diversifier.

Ce fut le règne des dinosaures.

Et parmi eux, une espèce bipède, plus tard baptisée par les humains « sténonychosaures ».

Ceux-là me semblaient les mieux placés pour passer à cette troisième phase.

J'investissais tous mes espoirs en eux.

J'espérais qu'ils deviendraient mes champions, aptes à me protéger de la prochaine attaque de cailloux venus de l'espace.

Cependant je ne fus pas assez rapide.

Alors que s'épanouissaient sur ma surface une belle flore, une belle faune, et un début de civilisation dinosaurienne, un astéroïde géocroiseur massif surgit une fois encore de nulle part. C'était il y a 65 millions d'années, Théia 3: 100 kilomètres de diamètre et une vitesse de 50 000 kilomètres/heure.

Je ne possédais, face à cette menace, aucune parade.

Mes sténonychosaures n'avaient pas encore commencé à fabriquer de système de défense spatiale. Ils en étaient loin.

J'étais complètement vulnérable.

L'impact de Théia 3 s'est produit dans une région que les humains appellent maintenant « golfe du Mexique ».

Le souffle de l'explosion a généré un raz de marée et projeté dans l'atmosphère une fine poussière qui a obscurci mon ciel pendant des mois.

Ce fut ma troisième douleur.

Les rayons du soleil n'atteignaient plus ma surface. Ce fut la nuit permanente pour tous mes locataires.

Incapable de survivre sans lumière et dans le froid, de nombreuses plantes moururent, suivies des herbivores qui les consommaient, puis de leurs prédateurs carnivores.

Ce fut une extinction en masse de la plupart des espèces vivantes que je m'étais donné tant de mal à faire proliférer.

Toute mon œuvre réduite à néant.

En un mois, 80% des forêts qui me recouvraient disparurent.

Le choc avait été si puissant que mon inclinaison s'était encore modifiée, de 19° à 23,5°, provoquant un changement de gravité.

Les dinosaures ne tinrent pas le choc. Ils étaient trop grands, trop lourds, trop lents. Ils disparurent.

À nouveau, je regardais la Lune, épouvantable cristallisation de ma première grande blessure et je me demandais: « Qui pourrait me sauver au cas où un nouvel astéroïde ferait son apparition ? »

Qui pourrait me sauver des prochains astéroïdes géocroiseurs ?

Quelle espèce pourrait avoir la technologie pour fabriquer l'engin capable de réduire en miettes cette menace ?

Après les gentils lézards, je misais sur les insectes.

Et tout spécialement sur deux espèces: les cafards et les guêpes.

Pour survivre aux cataclysmes, ils avaient muté et étaient devenus encore plus petits et plus solidaires.

Les cafards avaient évolué pour se transformer en termites. Plus petits et plus sociables, ces derniers bâtissaient non plus des nids mais des cités aux murs solides et aux règles de vie complexes. Elles réunissaient non plus des dizaines mais des centaines de milliers d'individus sur un même lieu où tous coexistaient parfaitement et arrivaient à avoir des projets collectifs.

Les guêpes avaient évolué vers deux sous-espèces: les abeilles et les fourmis. Elles aussi avaient choisi la voie de la socialisation et, tout comme les termites, elles devinrent architectes de grandes cités contenant des milliers, voire des millions d'individus.

Je m'intéressais particulièrement aux fourmis, non pas pour leur nombre ni la taille de leurs cités, mais parce que c'étaient celles

qui progressaient le plus vite. Elles étaient les plus curieuses, les plus adaptatives, les plus évolutives, les plus ambitieuses.

La forme de leur corps était si variée qu'il existait des espèces de 0,6 millimètre et des espèces de 6 millimètres ou même de 6 centimètres. Leurs mandibules très précises permettaient de saisir, de couper, de soigner. Leurs cités étaient bâties soit forme de dômes, soit sous forme d'entrelacs souterrains.

A mon grand étonnement les fourmis ne m'apportèrent que des bonnes surprises.

Non seulement elles n'occasionnaient aucun dommage à mon épiderme, mais elles l'aéraient, le débarrassaient des cadavres des animaux nettement plus gros, participaient à la fécondation des plantes, répandant même les graines des arbres loin de leur point de chute.

C'était surtout leur capacité d'apprendre et d'évoluer qui m'impressionnait. Elles avaient développé rapidement l'agriculture (culture de champignons et de radicales), l'élevage (de pucerons), la chimie organique (salive antibiotique), l'urbanisme (système de solarium, d'aération souterraine, la gestion des nappes phréatiques, la construction de salle très larges et de loges solides incluses dans les souches d'arbres). Elles se révélaient bien plus performantes que leurs ancêtres guêpes et que leurs concurrents termites et abeilles. Non seulement elles bâtissaient des mégapoles, mais elles créaient des fédérations de cités solidaires, réunies par des pistes et des souterrains. Au sein d'une même fédération elles parlaient toutes le même langage olfactif et elles pouvaient communiquer sur des distances de plusieurs centaines de mètres grâce à un langage d'ondes.

C'est grâce à ce langage ondulatoire que le pus leur inspirer à mon tour des pensées pour qu'elles ne soient pas obnubilées par la peur et le faim comme tous mes autres locataires. Leurs reines notamment étaient très réceptives.

Selon le principe qui consiste à aider les gagnants, je commençais à leur inspirer la construction de pyramides et placement d'émetteur récepteur aux deux tiers de la loge royale afin qu'ils amplifient les ondes et que l'on puisse passer ainsi à la phase quatre, une des plus délicates : le dialogue entre elles et moi.

Je leur suggérai mon grand projet. Fabriquer un vaisseau spatial destructeur d'astéroïdes. C'était mon obsession, et je ne souhaitais pas que mes locataires soient seulement intelligents et communicants, je voulais qu'ils soient aussi « protecteurs ».

Bien que très évolués, il leur manquait toutefois :

- 1.Des pattes à capacités préhensibles.
- 2.Des yeux en façade capables de converger pour offrir une vision relief et mesurer les distances.
- 3.La position verticale les autorisant à voir de loin.

Les fourmis étaient un premier choix logique qui s'avéra une impasse.

Il fallait donc que je change de champions. La question que je me posais dès lors était : « Puisque les dinosaures et les insectes sociaux s'avèrent décevants, quel animal peut réaliser mon grand projet ? »

Je pris mon temps pour sélectionner mon nouveau champion, en observant tous mes « locataires » qui grouillaient à ma surface.

Il fallait que l'animal soit intelligent.

Je fus donc tenté en premier par le poulpe. C'était de loin l'animal qui avait le plus de capteurs sensoriels. Mais il avait le sang-froid, ce qui le rendait trop dépendant de la température. En outre, il avait certes une mémoire phénoménale, mais celle-ci

n'était pas transmise de génération en génération car les parents mourraient ou s'enfuyaient à la naissance de leurs enfants.

Je voulais donc un animal intelligent, avec un langage nuancé et du sang chaud. Je me tournais alors vers le dauphin.

Mammifère, il avait le sang chaud, et par ailleurs l'intelligence, l'éducation des petits, le langage nuancé, la transmission du savoir. Mais il vivait dans l'eau, ce qui limitait son action sur terre et dans les airs.

Je commençais à mieux cerner les caractéristiques de mon candidat idéal.

Je me tournais vers les corbeaux. Ils avaient l'intelligence, la sociabilité et la capacité à vivre en large communauté sur tous les continents. Ils étaient omnivores, avec un langage complexe et des capacités d'adaptation extraordinaires. Ils éduquaient leurs poussins. Mais leurs membres étaient encombrés par des ailes, ce qui les empêchait de manipuler des objets.

Même leur bec pourtant très précis ne pouvait être suffisamment efficace pour mon projet.

Je voulais des pattes.

Je fus donc tenté par l'animal terrestre le plus intelligent, le porc. Mais je ne voyant pas une pyramide géante grouillant de porcs qui fabriqueraient une fusée. Il me fallait un animal plus sociable et de préférence avec des doigts plutôt que des sabots. J'en vins à songer aux rats. Ces rongeurs très débrouillards possédaient cependant une conscience limitée. Ils n'avaient aucune compassion. Ils tuaient leurs vieux, leurs malades, leurs enfants fragiles et étaient dans une communication tournée uniquement l'agression. En outre, leurs doigts griffus étaient trop fins et pas assez préhensibles.

Je me tournais alors vers les primates.

Ils vivaient en communauté, ils avaient une position semi-dressée, un début de langage, et surtout ils avaient ces merveilles aux bouts de leurs pattes : des « MAINS » avec cinq doigts articulés et un pouce opposable qui pouvait servir de pince. Ah, comme j'ai admiré leurs mains. Des mains, c'est cela qui me manquait le plus.

Si j'avais eu des mains j'aurais pu me défendre contre les astéroïdes géocroiseurs.

Les primates avaient donc le corps parfait mais malheureusement pas le cerveau suffisamment développé.

Pour combler ce handicap, je commençais par concevoir un projet original : pousser un primate à faire l'amour avec un ...porc.

Un jour, grâce à un tremblement de terre, un primate se retrouve coincé dans une fosse avec une femelle phacochère (ancêtre du porc). Ils furent étonnés, ils se bâtirent et, n'arrivant pas à se tuer, ils finirent par faire l'amour.

Neuf mois plus tard naissait un nouvel animal hybride avec la peau lisse et rose comme les porcs, les yeux profonds et vifs comme les porcs, la sensibilité et l'intelligence des porcs mais le maintien sur les deux pattes postérieures et la capacité d'attraper des objets et de les manipuler comme les primates. Cela ressemblait en gros à un singe sans fourrure avec une peau de porc.

J'avais réussi à réunir le bon esprit avec le bon physique et une répartition de 60% de gènes porcins et 40% de gènes primates.

Voilà comment j'ai « inventé » mon champion : l'humain.

.....